

ROUSSAY

EGLISE SAINT PIERRE

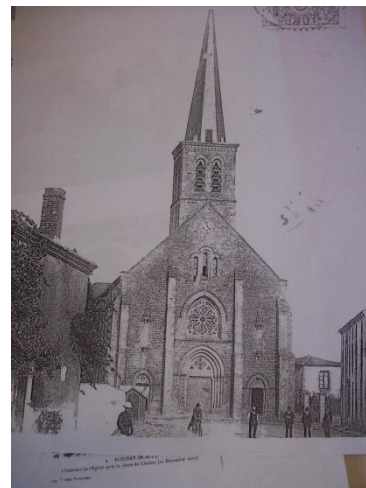
L'ancienne Eglise :

L'Eglise de Roussay est dédiée à Saint Pierre, elle a été construite en 1860 par souscription, entièrement en granit du pays, de style ogival à trois nefs.

Dans son architecture, l'église paroissiale Saint-Pierre n'offre que peu d'intérêt, si ce n'est ce détail qui interpelle : pourquoi le clocher n'a-t-il pas de flèche ? La réponse en deux temps est assez savoureuse pour celle de 1819. Ce qui se passa en 1911

l'est nettement moins... Il ne reste pas de vestiges de l'ancienne église incendiée vers 1794. La plus ancienne cloche conservée à Roussay, porte la date 1640 - 18kgs, 26cm de diamètre de haut.

En juin 1794, les colonnes infernales de Turreau ravagent la région. A Roussay, le centre bourg est dévasté. Le 8, les soldats républicains reviennent et mettent le feu à l'église Saint-Pierre... Les archives stipulent : « *Les objets utiles et précieux, enfouis sous les voûtes de l'église, ne purent qu'en partie être sauvés...* »



Première péripétie en 1819

Première péripétie du clocher et de sa flèche : 1819, le curé Pineau est condamné à faire reconstruire à ses frais tout le clocher pour l'avoir fait abattre sans raison !

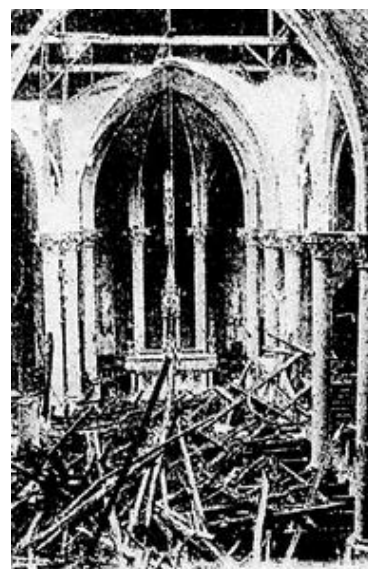
92 années plus tard, le sort n'en a pas fini avec cette flèche puisque lors de la tempête 1911, la flèche s'abat de nouveau en défonçant toiture et voûte de l'église.

Les dégâts sont considérables et il est alors décidé de terminer le clocher pour parer à un troisième coup du destin qui s'acharnerait de nouveau sur la flèche et remplacer celle-ci par une toiture en pavillon.

Telles sont les raisons de cette absence de flèche sur le clocher.

Tempête de 1911

Le 21 décembre, le vent, d'une extrême violence, soufflait en tempête. C'était le jour du marché et l'on songeait à sa confession de Noël. Sur les dix heures du matin, M. le Curé sortait pour visiter Alexandre Ménager, qui se mourait ; il était près de lui quand J.- B. Guiot vint lui dire que la flèche balançait beaucoup. Quand M. le Curé rentra dans l'église, il y avait trois personnes devant son confessionnal : la femme Séchet, de la Graillère, la femme Grégoire, de la Papinière, et Jeanne Chéné, femme Joseph Papin, de la Thibaudière. M. le Curé entendit la confession des deux premières et la femme Papin commençait la sienne quand il se produisit un bruit épouvantable. La pénitente, effrayée, voulut s'enfuir, mais M. le Curé lui demanda de ne pas bouger. La flèche venait de s'abattre sur l'église, réduisant les bancs en miettes, broyant la sainte table, Le clocher, orgueil



des paroissiens, s'effondra sur la voûte, elle ne fut pas reconstruite. Elle est remplacée par une toiture en pavillon, et il ne tomba plus rien des voûtes, détruites elles aussi, M. le Curé

sortit de son confessionnal et, mettant de côté quelques pièces de charpente barrant le passage, il conduisit la femme Papin au dehors.

Mais les deux autres femmes ?... M. Petiteau regardait à travers les décombres, craignant d'y découvrir leur corps ; il n'en était rien. Voici le témoignage de la femme Grégoire : « En sortant du confessionnal, je m'étais mise au-dessous de la porte latérale ; j'y étais à peine que j'entendis très distinctement une voix qui me dit : « Va plus bas ». Etonnée, je regarde, je ne vois rien ; je restai en place, lorsqu'une seconde fois j'entendis la même voix me dire : « Mais va-t-en ! » et immédiatement et plus impérieusement : « Mais va-t-en donc ! ». Alors je me lève et je pars ».

Cette femme avait à peine fait quelques pas que la cinquième colonne de l'église tombait à la place même qu'elle occupait une seconde auparavant. La femme Grégoire n'avait pas été blessée, mais la commotion avait été si violente qu'elle s'est évanouie.

A la mi-mars, l'église était recouverte et les travaux terminés avaient coûté vingt mille francs.

Une érection nouvelle du chemin de croix était rendue nécessaire par les dégâts faits aux tableaux par le désastre causé à l'église le 21 décembre 1911 et cette érection eut lieu le 27 octobre 1912.

«On sait déjà que l'église actuelle occupe la place de l'ancienne, mais cependant un peu plus prolongée et plus reculée vers l'est.

Le plan de notre église est une basilique. Sa nef principale se termine par une abside à cinq pans. Les bas-côtés se poursuivent autour de cette abside et présentent dans cette partie trois chapelles absidales. Les trois nefs et les trois chapelles absidales conservent partout une hauteur uniforme, soit près de treize mètres. Le clocher s'élève au-dessus de l'entrée de la nef principale et s'allonge sur une tour carrée qui semble vouloir défier les vents d'ouest. Un immense toit à deux pans couvre les trois nefs. Des contreforts, terminés par une simple pente, consolident les murs et la base du clocher. L'architecture adoptée est le style ogival de XIII^e siècle. Elle est simple, sévère et sobre d'ornement par égard pour la nature de la pierre de taille, qui sera partout le granit de pays, bien qu'on emploiera du tuffeau pour les meneaux et roses des fenêtres géminées et la crazanne pour les chapiteaux des colonnes et colonnettes »...Consécration de l'église le 16 décembre 1867 par Mgr Vital Grandin, évêque de Satala.



En entrant dans l'église, au fond, côté du couchant, se cache le baptistère ; au-dessus trois vastes tribunes : celle du centre réservée autrefois à la chorale des jeunes filles et que se réserve maintenant le préposé au tintement de la dernière cloche ; les deux autres ne sont occupées qu'aux grandes circonstances.

En entrant par le porche central, pour peu que le temps soit clair et que le soleil luise, c'est la lumière qui vient de l'est et qui nous montre la Vierge : Notre-Dame du Rosaire, dont la paroisse conserve une



particulière dévotion, marquée tout spécialement au premier dimanche d'octobre. Les vitraux de cette chapelle nous rappellent des étapes importantes de la vie de la Sainte Vierge. Au centre, l'orante, la Vierge en prière. A gauche, dans le médaillon du bas : la Sainte Vierge enfant ; au centre, l'Annonciation ; en haut, la Nativité. A droite, dans le médaillon du bas : la Communion de la Sainte Vierge ; au centre, l'Assomption ; en haut, le Couronnement de Marie dans le ciel.

Le groupe lui-même au-dessus de l'autel, comprend trois personnages : au centre, la Sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus, Saint Dominique et Sainte Catherine de Sienne. A l'entrée de la chapelle : à droite, Saint Antoine de Padoue et, à gauche, le grand missionnaire de Marie : le Père de Montfort.

En entrant dans la sacristie (côté évangile), nous avons, au-dessus de la porte, le vitrail qui représente, d'un côté, Saint Jean-Baptiste le précurseur et, de l'autre, Sainte Françoise Romaine, en Italie la patronne des automobilistes. Du côté épître, au-dessus de la porte de la sacristie, nous avons le vitrail de nos saints patrons : Saint Pierre et Saint Paul.

Le long des murs se dressent quelques statues de plâtre de style classique. La première revient à Saint Pierre ; la seconde, à Sainte Jeanne d'Arc, patronne secondaire de la France, et, après le Curé d'Ars et la sainte des temps modernes : Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Dans l'abside, du côté évangile, se trouve la chapelle du Sacré-Cœur. L'autel est surmonté de la statue du Sacré-Cœur et de celle de sa confidente : Sainte Marguerite-Marie Alacoque.

Le vitrail du centre représente le Sacré-Cœur ; celui de droite, Madeleine la pénitente, tenant le vase de parfum dont elle se servit pour oindre les pieds du Christ ; celui de gauche, la Samaritaine au puits de Jacob avec son amphore.



Les médaillons de la chapelle nous invitent à la dévotion au Sacré-Cœur. Le médaillon de gauche nous présente le Souverain Pontife Pie IX ; c'est ce Pape qui, en 1856, rendait la fête du Sacré-Cœur obligatoire. Le médaillon du centre, dans une église qui se construit en pleine Vendée militaire, nous rappelle la dévotion du soldat vendéen ; c'est lui qui est là, à genoux, son arme sur les bras et confiant au Sacré-Cœur le succès de la guerre. Nous nous souvenons que le drapeau du Sacré-Cœur était épinglé sur la poitrine de ceux qui entendaient défendre Dieu et le roi. Le médaillon de droite affirme la réponse de la France à la demande du Sacré-Cœur qui demandait à Paray-le-Monial, en 1685, qu'une basilique lui soit consacrée. Nous voyons l'archevêque de Paris devant la basilique de Montmartre.



Une autre statue se trouve en côté, à gauche, celle du prêtre angevin guillotiné à Angers en haine de la foi, Noël Pineau, curé du Louroux-Béconnais.

A droite, la plaque commémorative des morts de la guerre 1914-1918 porte les noms des 47 victimes et les cinq noms des victimes de la guerre 1939-1945.

Dans l'abside, du côté épître, se trouve l'autel de Saint-Joseph. Au-dessus de l'autel, nous avons le groupe de trois personnages : Saint Joseph au centre ; à sa droite, Sainte Thérèse d'Avila et, à sa gauche, Saint Bernardin de Sienne.

Le vitrail du centre nous présente Saint Joseph ; au bas, la mort du saint en compagnie de la Vierge et du Christ.

Le vitrail de droite, en haut, nous présente Saint Joachim ; au dessous, le médaillon nous rappelle la Présentation de la Sainte Vierge au Temple.

Le vitrail de gauche, en haut, nous présente Sainte Anne et, dans le médaillon de bas, la Sainte Vierge enfant et sa mère.

L'autel majeur se trouve enclavé entre les six colonnes du sanctuaire, il fut décapité en 1955. La structure géante de l'autel pouvait être très jolie à son époque, mais aujourd'hui on aime des autels sobres. Et du fait de la démolition, les statues des anges adorables qui encadraient le maître-autel disparurent. Comme quoi les anges, dans la gloire du ciel, connaissent l'oubli de la terre, voire même les exigences redoutables de la mode.

Depuis la modification de l'autel, un tabernacle sculpté, fut posé en janvier 1960. Ce tabernacle très ouvragé de style moderne, en forme de coffret, en bois d'érable et de sycomore, coûta 70.000 francs.

Après de longues et laborieuses recherches opérées par Dom de Laborde, moine de Solesme et spécialiste dans l'art sacré et le mobilier d'église, ce fut le crucifix de Lambert Rucki qui fut finalement adopté et le travail en fut confié à l'orfèvre François Biais, à Paris, qui réalisa une belle reproduction du Christ au prix de 49.000 francs. La croix sur laquelle repose le Christ a été réalisée par les soins de M. Leroy selon le modèle choisi par Dom de Laborde et qui semblait s'harmoniser avec le tout : l'autel, le tabernacle et le crucifix. La croix en bois, avec ses petites capsules ornées de billes de cuivre, coûta 26.800 francs.

Les verrières de la nef n'ont pas de vitraux, sauf les deux premières, à l'entrée du sanctuaire. Du côté épître, le premier vitrail représente les apparitions de Paray-le-Monial : le second, Saint Louis rendant justice sous son chêne à Vincennes. Du côté évangile, nous avons les apparitions de Lourdes et le martyr de Saint Maurice et des soldats de la Légion Thébaine.

En avançant dans l'église, nous nous rendons compte qu'il n'y a plus de chaire, elle disparut en mai 1956 ; et, si nous nous arrêtons, nous constatons qu'il n'y a aucune surcharge, plus rien qui encombre, et l'œil le moins averti constate l'ensemble qu'offre l'édifice, qui, avec ses colonnes sveltes et légères, apporte beaucoup de grâce et d'élégance. Notre église compte fort peu d'originalité, mais on ne pouvait réaliser mieux en ce **XIX^e** siècle qui ne songeait qu'à copier le gothique.

